



Danses' s'mon nous sommes b'el'que'

L'ART DES DILUTIONS

DERNIER POÈME

PIER LAMPÁS

L'ART DES DILUTIONS

DERNIER POÈME



ABRÜPT

© Abrüpt, 2019.

Cet ouvrage est mis à disposition selon les termes de la Licence
Creative Commons Attribution — Pas d'Utilisation Commerciale
— Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International
(CC BY-NC-SA 4.0).

Nous avons néanmoins une lecture adaptative de cette licence.

<https://abrupt.ch/partage>

*L'âme d'un voyou a plus de profondeur
qu'un ciel étoilé.*

— Hegel, *lu quelque part*

*sur la N113
entre deux ronds-points occupés
dans la douceur du printemps occitan*

I

JE VEUX que ce poème ne finisse jamais,

je veux me fondre et me diluer,

me fondre

parmi les résidus de beautés profanées

et les déjections de l'Art neuf,

les corps sains et les squelettes hilares,

les excès de volupté putride

et les bouts de chair ligotée,

les angles morts du destin

et l'opacité des matinées matraquées,

je veux me fondre
dans l'abominable Occident,
auquel je conteste le droit
de verser
ne serait-ce qu'un sanglot,
à la croisée des continents,
de tous les destins et de toutes les révoltes,
au sein d'un tout nouveau berceau,
d'une patrie de mercenaires et d'exilés,
dans l'assignation à résidence
d'un communiste libanais,
dans la patrie regrettée du vieux Darwich,
dans les régions désertiques
de la répression d'État,
dans ces îlots de résistance nomade,
au cœur du Kerala,
au cœur de l'Éternel Kurdistan,
dans ce Chiapas tant fantasmé,
dans les quartiers de la dignité éventrée,
à Noailles ou à Rebibbia,
à Alger et à Tunis,

et goûter enfin le miel
des vallées du Haut Atlas
sans abdiquer jamais
la nécessité de la lutte armée,

je veux me fondre
dans l'orgueil forcené
de ceux qui découvrent, un peu tard,
les ravages
du néolibéralisme français,
dans les bassins déclinants
et les périphéries de l'Histoire urbaine,
dans la révolte jaune
et les refrains fatigués
des vieux cortèges syndicaux,
dans ces hymnes vieillots
et dans la résurgence
de la conscience de classe,
dans les grèves des raffineries
et dans les blocages des ronds-points,
dans l'exacerbation du mépris d'État

et dans le dernier sursaut
de la dignité éborgnée,
dans le courage de Geneviève Le Gay
et dans la beauté
d'un ministère macronien
défoncé à grand coup
de chariot élévateur,

je veux me fondre
dans les buissons ardents de la fraternité,
dans les rayons condensés
d'un amour
qui ne renonce à rien,
dans les sourires béats de désespérance
de cette gamine apprenant trop vite
que son destin
a le goût du marbre et de l'oppression,
dans sa fierté abîmée
et dans ses gestes de fougue réprimée,
et je veux me fondre parmi vous, mes sœurs,
qui construisez les conditions

de l'Amour révolutionnaire,
et dans les nervures précoces
de ce gamin solitaire
dont le désir est lacéré par le réel,
dans ses joues rougies par la honte
et dans son sentiment persistant
d'une grandeur bafouée,
et je veux me fondre parmi vous, mes frères,
qui bâtissez les jours
tant attendus du renouveau,

je veux me fondre
dans l'alcoolisme enchanteur
de ceux qui clament
le monde qui vient, le monde qui tarde,
dans les systèmes nerveux malades,
dans les ravages du temps
et dans ceux de la mémoire,
et sentir ma voix vibrer
sous l'inflexion de vos muscles serrés,
je veux m'envelopper d'épiderme lacté,

me glisser sous la peau de n'importe qui
de n'importe quoi,
et je me fous de savoir
si vous en serez satisfaits ou contents,
c'est sous le patronage de l'errance
et de la déshérence
que je compose mon chant,
c'est la chair impersonnelle et irresponsable
qui me convoque,
et c'est à sa chair à elle,
drapée d'angoisses et de soleils noirs,
de mistral chaloupés et de danses éclatées,
que j'offrirai mon dernier poème,

je veux me fondre, enfin,
dans la créolité du langage,
dans les ramifications souterraines du Sens,
dans la confrontation éruptive
d'une langue
et de sa grammaire imbécile,
car j'aime *Le nom des choses* qui,

dans l'âpreté du monde,
gènère
les conditions d'une rencontre
entre deux êtres apprenant à se parler,
car j'aime le silence assourdissant
d'une irruption des passions
sur la scène
d'un vieux théâtre désossé,
et j'envie l'innommé
autant que l'innommable
et la belle abdication d'une langue
devant ce réel qui lui échappe,

le monde est un ogre affamé,
je veux qu'il m'avale sans ménagement,
et sentir les vieux vestiges criards
de mon individualité baigner
dans sa gorge pleine de glaires
et de chants contrariés,
je veux que ma dilution soit indigeste,
qu'il me recrache en mille lambeaux

de douceur pour réparer les cœurs,
et donner aux âmes affamées
le courage de se trouver un corps
pour continuer,
et brasser le goût du connu
et de l'enfance endeuillée
avec le malt des tempêtes,
et installer les comptines
de ma grand-mère au cœur
d'une aventure
pleine de bières et de matelots,
et son piano et ses fantômes
dans la gorge ulcérée des tempêtes,
car les feuilles mortes ne piquent plus,
elles chantent !
et dans l'immensité
de son appétit vorace et maladroit
je ne serai qu'échappées et gueules ouvertes,
et je me diluerai dans les régions de l'infâme
en me moquant de nos chairs suppliciées,
et j'accrocherai

sur le fronton des océans égoïstes
la clarté invincible
qui nous revient de droit.

II

DAME-DOUCEUR s'est fait la malle. Il est vrai que j'ai négligé sa plainte et le ressac des amours constipés. J'étais trop occupé à écrire ce poème. Ce n'est pas rien d'écrire ce poème, de s'y fondre, de s'y diluer, de se blottir entre les cordes intestines d'une jeunesse affamée comme le monde. Surtout si ce poème a pour ambition de travailler l'essentiel. L'essentiel, mes frères, c'est tout ce qui échappe à la ratification d'un notaire. Ratiboisée la grâce, ratiboisée la chair. Et le verbe ? Fatigué d'avoir trop traîné dans des régions bien sèches.

Non, je ne veux pas qu'il revienne. Le temps de l'absence et du regret. Je ne crois

pas que le verbe ait pour vocation de réparer cette langue abîmée de nos mélancolies persistantes. Je ne crois pas à la légitimité du regret. Le regret nous parque et nous liquéfie.

Je veux que vous sachiez, mes sœurs, que j'arbore ici un art des dilutions. Et si j'habite alors contre moi-même, ce n'est pas triste et déplorable, c'est une histoire merveilleuse.

Ayons l'art, enfin, des stratégies éruptives ! Car tous les êtres vivants sont pourvus de soufre. Le soufre est l'apanage des cœurs volcaniques. Leur art est ventriloque. Il enflamme et conditionne la manière de se jeter dans la gueule des tempêtes.

Car l'espérance, j'abdique. Je n'ai plus le temps. Et je préfère le vin. Bien que les deux se tutoient très bien. Mon problème avec l'espérance, c'est qu'elle est de même nature que les étoiles. Et je n'aime pas les étoiles. Mon chant est immanent : il perce sous l'épiderme. Il est contemporain des tempêtes et des éruptions.

Mais pourquoi Nerval n'ose-t-il réclamer à sa chère disparue tout le soufre légué et regretté et gaspillé? On n'a que faire du Pausilippe sans son assise volcanique!

On me dira sans doute que les étoiles sont également pourvues de soufre. Je ne sais pas. J'ai peut-être arrêté l'école trop tôt. Partons du principe, si vous le voulez, que les étoiles se composent de soufre. Je m'en fous. Cela fait bien longtemps que je ne les regarde plus.

Laissez-moi vous expliquer.

Allaité au sein d'une vieille espérance, j'ai guetté un liquide de qualité comparable; je n'ai trouvé que le vin magnifique, le vin des étables, le vin des bordels, le vin à 1,40 € de l'épicerie qui ne ferme jamais de la place Jean-Jaurès. Les amateurs de grands crus et de vins sans sulfite méritent la plus grande expression de notre mépris. Car le sulfite c'est du soufre et c'est un vieux serveur qui me l'a dit.

Je crois qu'il n'est pas raisonnable de se priver de soufre sous prétexte qu'à forte dose il asphyxie et endommage la santé.

Les étoiles sont le soufre qui nous manque, le soufre qu'on évite, le soufre qu'on récite, le soufre qu'on prend plaisir à regarder de loin. Détournons urgemment nos yeux de cette déplorable poussière d'étoiles. À moins de la branler et d'en faire des miracles. Mais ces miracles, alors, doivent germer ici-bas. Hors de question de se complaire à les regarder de loin.

Et je veux que vous sachiez, mes frères, qu'afin de construire un monde sans oppression, nous pouvons très bien nous passer des étoiles.

C'est le cancer de la mélancolie qui a arraché le poète à sa substance, à son œuvre de chair, à son œuvre de douceur concrète et radicale ; c'est ce cancer qui l'a arraché à la créolité d'une langue propulsive et coriace,

et à la rage surtout de se voir évincé d'une Histoire qui nous nargue, et nous tend une main moite et molle et infectée d'étoiles crevées. Car les étoiles exhibent leur carcasse inefficente et usagée. Et cette Histoire n'est plus la nôtre.

Une caricature de poète éthéré surgit alors afin de me contester ; il me clame avec sa voix de grabuge hautain :

— Mais les étoiles évoquent bien...

Je lui réponds sèchement car je n'ai pas le temps : « Qu'évoquent-elles ? »

— Elles évoquent la distance qui nous sépare de l'Éternel...

Crevons-la, cette satanée distance ! Et goûte-moi ce mauvais vin, il a des vertus que les bourgeois ne comprennent pas !

Il faut que vous sachiez, mes sœurs, que les étoiles se moquent de nous. Comme elles se sont moquées d'Essenine. Je pense souvent à Essenine. J'aimerais le fondre avec moi

dans ce poème. Et nous dénoncerons alors et conjointement l'absence de proximité des étoiles avec les jeux de la douceur éruptive. Et ainsi, nous prendrons notre revanche sur elles.

Suis-je trop sévère avec les étoiles ? Je ne le crois pas. C'est que l'âme d'un voyou me paraît plus honnête.

Il faut dire que je fus peut-être, je le concède, de ceux qui asséchèrent leur cœur à grands flots d'espérances trahies.

Mais je ne crois pas qu'on puisse réellement être trahi. Il s'agit là d'une chimère. Je veux dire : seuls les Églises et le Parti socialiste se sont faits dans l'Histoire les acteurs d'une véritable renégation ; je veux dire : trahir vraiment, implacablement, systématiquement. Je ne crois pas qu'un amour puisse nous trahir. On se dispose à l'être, c'est tout.

La contemplation obstinée et naïve nous prive du caractère éphémère et sublime de la

danse et du bivouac. Et la poétique du bivouac se mue alors en art liturgique. Pourtant, il n'y a rien de plus beau qu'un bivouac pour caresser les cuisses chaudes et brunes d'un amour naissant. Et la contemplation se réconcilie avec le geste. Et les étoiles, alors, n'ont plus aucun droit de se moquer de nous.

À moins, évidemment, de guetter la chaleur asphyxiante d'une maison acquise à crédit dans la banlieue déclinante du bassin alésien... Si j'avais été ouvrier au temps où l'horizon d'une révolution « à l'ancienne » pouvait se fondre avec la perspective d'un amour conjugal... Je ne dis pas... Mais je ne suis qu'un petit-bourgeois précarisé ayant eu l'effronterie de lever trop longtemps mes yeux vers les étoiles, ayant cru à leur abominable promesse d'une vie simple et sédentaire, ayant appris à me satisfaire d'une promesse.

Et me voici de nouveau propulsé au cœur de Marseille : ville crasse et théâtre des

atrocités ordinaires. De ses mensonges et de ses cruautés. Je ne sais si je parle d'elle ou d'eux, ils se confondent. L'effondrement de mon âme se mêle à celui du bâti. Mais désormais, je ris de nos drames. Aucune envie d'y revenir. De m'y attarder trop longtemps. J'ai un poème à finir.

Laissez-moi vous conter de quoi mon poème sera fait.

L'éternel s'enracine dans la chair vibrante d'un corps dansant sur les rebords d'un cratère, dans le sourire et le poing levé des Cubains vomissant l'impérialisme, dans l'histoire concrète d'une main qui se déploie sur un fusil mitrailleur, sur ses munitions de perles et de jacinthes...

— Oh tu sais, moi, la politique et les armes...

Bruto! Ignorest-tu que le poème a pour vocation de se fondre au cœur des choses afin de les éclairer ? Et que l'action révolutionnaire

établit les conditions matérielles de cette lumière ? L'un sans l'autre, que sont-ils ? Une épave sans mémoire ! Une épave sans postérité !

Mes frères, ayons enfin l'art des décloisonnements ! Et construisons méthodiquement les conditions d'une dialectique de la terre et du ciel. Ainsi, les étoiles ne pourront plus se moquer. Car elles baigneront dans la même fange et dans la même ivresse que nous.

Ne rebroussons plus chemin à la moindre vapeur inquiète. Il est vrai que l'excès de soufre génère le chaos... Mais il génère aussi la grâce. N'ayons plus jamais l'art des compromissions !

Nous aurons l'art des floraisons intempêtes, celui des passions convulsives, le geste suave et impertinent de notre âge ardent, la coquetterie des fées et la virulence des esthètes au verbe caressant ; nous serons des prophètes sans prophétie, car notre cœur est

gazeux, il répand ses douceurs dans tous les bas-fonds de ce triste monde.

Nous vivons aujourd'hui la destruction généralisée du langage. Dans ces conditions, croyez-vous que nous ayons encore le droit de contempler les étoiles ? Je ne le crois pas. Il s'agit là de l'abdication la plus lâche devant toute confrontation des hommes avec le style objectif des saisons.

Et nous combattons ainsi le discours managérial appliqué à la floraison des êtres et des choses.

Et nous aurons l'art des détours. Mais nos détours n'auront pas la dégaine d'un *déjeuner sur l'herbe*... Le risque serait trop grand de se trouver à nouveau piégé par cette navrante contemplation de nature verticale. Car il n'y a d'éternité que baignant dans les couches temporelles des saisons, dans le bourgeonnement des passions et des choses... C'est ici-bas que nous nous battons.

Je veux vivre en bonne intelligence avec le Ficus sauvage faisant corps avec le pavé napolitain ; oui, je confesse que cette grasse humidité de l'été napolitain m'implose le cœur. Si je vous expose ainsi le contexte climatique de ma dilution, c'est que ce poème sera radicalement un poème de douceur napolitaine et de violence nécessaire. D'amour et de douceur révolutionnaires !

C'est le poème de la sueur fauve et des caresses hirsutes, des rencontres qui gravent dans l'épiderme le goût d'un interminable chamboulement, des délicates rumeurs du printemps méditerranéen ; c'est le récit ému de tous ceux qui se sont tus, et la énième répétition avant le grand plongeon, et la tendre consolation de nos éclats d'impermanence.

Je vous le clame, mes sœurs, notre art des dilutions sera nécessairement propice aux ensoleillements !

Notre théâtre est celui des passions animales. Et c'est le comble du raffinement. À quoi cela pourrait-il nous servir de convoquer ici les étoiles ? Notre délice est profane. Notre délire est musculaire. Les passions nerveuses ne nous durent pas. Aucune étoile au-dessus de nos têtes. Mille soleils, et c'est tout.

Je jouis de ma triviale humanité, de ma sublime et forcenée carrure d'ours mal léché. Mais j'ai tout autant l'appétit des raffinements que celui des brutalités. Mon appétit acte et précipite l'accentuation des évidentes clartés. Et ma soif aiguise son objet : nous sommes le monde.

Ai-je suffisamment insisté sur l'ambition excessivement concrète de mon poème ? Vous l'ai-je assez martelé ? Car l'alchimie moléculaire éventre les destins biaisés. Dans chaque détour, je rencontre la nécessité d'en finir avec cette société de classes ; dans chaque détour, je déchire le voile de pudeur masquant

la chair vive et passionnée d'un amour qui se confond avec la rage ; dans chaque détour, l'Histoire !

C'est un cri de fauve et de fée, un cri de loup et de bébé, et la saveur singulière d'un lait immaculé sur ta peau ; c'est la caresse enflammée d'un soleil vengeur sur le front de nos lâchetés ; c'est l'ivresse inquiète du dedans et la beauté corrosive du dehors ; c'est la persévérance du goût et du toucher au sein de cet enfer du néolibéralisme français. Nous sommes nés en enfer. Et on voudrait me soupçonner ? Ma conspiration ne vise que l'abolition des vocations et des tiraillements, la renaissance du verbe en ce terreau des chairs passionnées, la réconciliation de l'homme et du Ficus sauvage faisant corps avec le pavé napolitain.

À la croisée de nos amours nomades, je réitère un acte de foi, et non d'espérance : ayons l'art, mes frères, des floraisons

intempestives, dignes et démocratiques ! Car il faut fondre Nietzsche dans Marx ! Et Marx dans Rimbaud ! Il faut jeter Platon dans les orties ! Et installer la poésie dans le cœur des choses !

À toi, vieux Feuerbach ! Marx n'a pas compris ton essentielle découverte : le caractère divin de l'être ! À toi, mon cher Karl ! Tu as raison de désosser Feuerbach et son amour des généralités abstraites !

Et si l'âpreté du monde justifie notre méfiance de l'aube, prenons pour modèle l'éclosion des bourgeons. Car nous ne renoncerons ni au style ni aux passions. Nous sommes marxistes et amoureux des précipices !

Et si la déchirure nous dure, et que le mensonge et la trahison nous alourdissent le bide, nous nous ferons les apôtres des clinamens éruptifs ! Nous nous ferons artisans des entrechocs et des entre-mondes !

Car en l'absence de géniteurs crédibles et de racines, nous sommes libres. Nous sommes libres comme les rayons orangés et délicats du jour déclinant sur la roche calcaire et les corps bourgeonnants. Nous sommes libres d'en finir. Et nous sommes libres de croire, encore, à la beauté des recommencements.

Car nous sommes tous des enfants du printemps. Les autres saisons, nous le savons bien, ne servent qu'à masquer le caractère improbable et miraculeux des renaissances, et l'intraitable douceur fécondant jusqu'à la sécheresse de l'oubli et la domestication des cœurs abîmés.

C'est une histoire d'herbes folles dans le cimetière profane du Testaccio ; c'est une histoire d'herbes folles dans les vallées cévenoles de son adolescence ; c'est une histoire d'herbes folles, dans la profondeur, l'évidence, la clarté, la douceur, de ce mois d'avril occitan,

où nous parlons enfin le langage des chairs réconciliées et de l'amour résistant !

Nous sommes tous des enfants du printemps. Ce qui signifie que nous ne craignons que les promesses bafouées altérant l'horizon de nos étés fragiles. Ces étés sont secs comme le poids d'un impossible pardon.

J'ai peut-être arrêté l'école trop tôt, mais je sais que l'alchimie singulière des enfants du printemps ne suppose aucun relâchement. Nous aurons l'art des bourgeonnements radicaux. Et nous serons fidèles aux deux mille dix-neuf printemps dont la flamme, pure et modeste, virevolte au nom d'un vieux frère ; cet amour résistant mérite qu'on s'y attarde : nous brûlerons en son nom toutes les chapelles de la transcendance funeste.

Car l'Amour révolutionnaire n'a rien à voir avec le règne des passions sèches, deux êtres qui se haïssent en bonne intelligence...

Il n'y aura plus de mascarade. Et bien que je sache très bien que cette mascarade n'est pas toujours dénuée de vertiges et de sincérité... Mais il n'y aura plus de mascarade. J'ai trop donné. J'arbore désormais un art des dilutions. C'est notre histoire. Et c'est notre poème.

Il ne s'agira pas de grossir les rangs de la pestilente postmodernité : notre dilution n'implique aucunement l'abolition des hommes et de leur histoire. Mais cette histoire sera déterritorialisée, profane, décoloniale. Et nous jetterons au loin nos derniers résidus de désir infecté. Et nous serons fidèles à la mémoire des vaincus. Et nous serons fidèles à la lame de ceux qui se sont tus. Et de Louise Michel à Carola Rackete, notre dilution sera terreau de nouvelles incarnations.

Clairvoyance du poète capable de renoncer à sa musique et à sa prière, de chanter le printemps des peuples, et de permettre ainsi

l'irruption de nos histoires collectives sur la scène vendangée de leur Histoire défunte.

Car nous sommes tous sœurs et frères de floraison. Et à ce titre : entièrement vierge de rancœur. (Ne confondez guère, je vous en prie, la colère expiatrice et la rancœur : il n'y a d'amour que dans la première.)

Bravo à toi peuple algérien ! Il n'y a rien de plus triste qu'un printemps sans révolte ; il est dans la nature même du printemps de voir naître la révolte. Et la révolte, en son point le plus culminant, conjugue l'art de voir et celui d'agir. Elle est donc contemporaine du printemps, elle est donc contemporaine du poème.

Oh toi vieil Occident, ayant savamment orchestré notre installation dans l'antichambre du printemps (il faut entendre « antichambre » en son sens le plus littéral : l'aménagement d'un à-côté, la relégation de toutes les douceurs et de tous les berceaux

et des amours balbutiants), oh toi vieil Occident, je te perce le flanc et le flanc de tes conquêtes ! C'est toi qui nous as condamnés à regarder les étoiles, à épuiser notre sève dans cette contemplation, à épuiser notre divinité à grands coups d'objectivations métaphysiques ; c'est ton art du discours abstrait qui a asséché nos cœurs. Apprends-le, vieil Occident, que la passion suppose son objet, et qu'une passion sans objet, est comme une plante privée d'eau et de rayons.

Envoie valser le sanglot de l'homme blanc ! Le drame a l'outrecuidance de contester à la tragédie son caractère d'évidence. Le drame est le théâtre d'engagements mort-nés. C'est une nuance de style, un frisson frelaté. Et que dire des secousses de l'amour conjugal ? Si j'avais osé la perpétuation de nos secousses... Mais dans le fond, comme les étoiles... Toujours cette histoire de poème à finir.

Je ne me coucherai plus devant notre amour. Un cœur perfide sous un beau masque de lune. Spectre terrible de notre lâcheté insupportable. Ayons enfin l'orgueil de nous passer des étoiles, et de sa propension à repeindre le monde entier à la couleur un peu terne et violacée d'une fin d'été.

Et nous crèverons ainsi les baudruches et les vieux refrains de nos amours suffocants.

Car dans la clarté du jour, les couleurs ne trichent pas. Et les rayons sont nus. Les étoiles se désagrègent sous l'impulsion d'un torrent de vie pure.

Et nous enfanterons des trésors sans aucune larme amère, et des champs de violettes et des soleils de dune.

Car ici, il reste des hommes, il reste des femmes, et des drapeaux troués et des soleils vengeurs, et des éclats de poudre et des sentiers rageurs.

Et je veux que tu te souviennes que nous sommes tous des enfants du printemps. Nous bourgeonnons dans un théâtre qui est celui d'une mort et d'une renaissance. Cette mort nous libère de nos individualités forcenées et morbides. Cette renaissance nous ouvre la voie d'un monde déjà existant, un monde opprimé et suffocant, mais dont la lumière plurielle et viscérale ne saurait taire son évidence.

III

JE SUIS un champ de lavande
qu'irradie le vin des révolutions,
je suis la multitude unie
dans la gueule de l'Histoire,
je suis le détour assumant son bivouac,
je suis le cœur blessé riant de sa pommade,
je suis le mistral berçant
la percée des recommencements,
je suis l'éclosion fidèle à sa lumière,
je suis l'enfant du printemps réconcilié,
et ce poème qui n'aura pas de fin,
mais la faim délicate et gloutonne,
et la morsure effrontée des lunes d'avril,
et le couchant des oranges plénières,

et la beauté des nuits suaves,
et la laideur accouchant
des plus beaux chants de lune,
chant des chants,
chant des recommencements,
chant des balbutiements,

pour toutes ces générations à venir,
qui continueront la lutte et triompheront,
pour elle pour nous,
pour tous ceux qui se sont tus,
pour cet amour déchu,
et pour les étoiles, aussi,
qui doivent se sentir bien seules, là-haut,
à l'abri de nos chants et de nos clameurs,
et dans le sillon imposant de ces mille soleils
et du printemps dont je suis l'enfant,
je crache nos derniers renoncements,
j'arbore,
 enfin,
 un art des dilutions.

Avril 2019.



VNTiL1√яΣ

La continuité de cet ouvrage se fabrique sur le réseau.

<https://abrupt.ch/pier-lampas/lart-des-dilutions>

La matière papier résonne en l'antimatière numérique,
l'information identique se multiplie, elle découvre sa
gratuité, et ce livre trouve son écho en son antilivre.

<https://abrupt.ch/antilivre>

01010100011100100110000101101110011100110110011001101
11101110010011011010110010101110010001000000110111001
10111101110100011100100110010100100000011000010111000
00110111101100011011000010110110001111001011100000111
00110110010100100000011001010110111000100000011000010
11100100110110111000011101010010110010100101100001000
00011011110111010100100000011000110111001001100101011
10110011001010111001000101110

Version : 1.1

ABRÜPT, Internet & Zürich

Colophon : <https://abrupt.ch/colophon>

Fabriqué sur les Internets

ISBN de l'antlivre : 978-3-0361-0086-9

Dépôt légal : quatrième trimestre 2019